

À Auschwitz, « je ne m'attendais pas à tant d'émotion »

En janvier 1945, l'Armée rouge libérait les camps d'extermination d'Auschwitz et de Birkenau. Un lieu de mémoire que des lycéens normands ont visité, guidés par les historiens du Mémorial de la Shoah.

Le 27 janvier 1945, l'Armée rouge libère les camps d'Auschwitz et de Birkenau, en Pologne. Les soldats soviétiques ont déjà une idée très précise de ce dont les nazis étaient capables, eux qui, plus à l'Est et en juillet 1944, avaient libéré le camp d'extermination de Majdanek (environ 150 000 morts). Ils étaient déjà parvenus à ceux démantelés par les Allemands, dès 1943, de Belzec (entre 450 000 et 500 000), Sobibor (170 000) ainsi que Treblinka (850 000). Le comptage des victimes de ces exécutions massives, pour l'essentiel juives, donnait déjà le vertige. Ce que devaient révéler les camps d'Auschwitz et de Birkenau était encore pire : 1,1 million de personnes tuées, dont 90 % de Juifs.

Il y a quatre-vingts ans, la barbarie absolue est révélée au monde. « **C'est très dur de trouver les mots justes face à ce qui dépasse l'entendement. Je suis extrêmement émue. Bouleversée.** » Valérie Maray enseigne l'histoire sur le campus métiers nature de Coutances (Manche). Ce jour de novembre 2024, elle est en voyage d'études à Auschwitz avec vingt et un de ses élèves. Cent vingt autres lycéens normands sont de la visite mémorielle, organisée par le Mémorial de la Shoah et la Région Normandie. Tous, en classe, ont pourtant préparé le déplacement. Sont informés. Pensent savoir à quoi s'attendre. « **Mais peut-on vraiment se préparer émotionnellement à ça ?** » s'interroge Nicolas Schlosser, professeur d'un lycée général de Rouen (Seine-Maritime).

La réponse est non. Évidemment non. Il suffit d'observer les visages des adolescents. Fermés. Des larmes silencieuses coulent parfois. Les gorges se serrent et pas un son n'émane de la petite troupe pourtant si joyeusement bruyante dans l'autocar qui l'a conduite ici. « **Je suis choquée** », avoue Maelly Lord. La jeune fille a 17 ans. « **Je ne m'attendais pas à tant d'émotion** », dit-elle, comme en porte-voix de tous ceux qui l'entourent, transis par la température négative, si loin, pourtant, des - 30 °C endurés ici durant l'hiver 1943...

Dès leur arrivée, ils découvrent la *Judenrampe* : le quai de déchargement des wagons à bestiaux où quatre-vingts femmes, enfants et hommes déportés étaient entassés.

Sur l'horizon lointain et dégagé, se découpent les silhouettes des alignements de baraquements d'internement. Sous une averse de grésil qui redouble d'intensité, Olivier Lalieu, historien du Mémorial de la Shoah, résume : « **N'oubliez jamais que seule une toute petite minorité des Juifs arrivés ici est entrée dans cet univers concentrationnaire. L'immense majorité, 900 000, n'a vu que de loin ces baraquements puisqu'ils ont été assassinés aussitôt.** »

Sur les traces d'une famille de Granville

À peine les déportés avaient posé le pied sur cette terre polonaise maudite : l'impitoyable sélection. L'envoi aux chambres à gaz. Le four crématoire en ultime consécration de cette solution finale, théorisée en 1941 par Hitler (qui réclamait l'éradication de 11 millions de Juifs) et planifiée le 20 janvier 1942 à la conférence de Wannsee, en banlieue de Berlin, par quinze dignitaires SS.

« **Comme on monte une chaîne de production de voitures chez Ford, ils ont monté avec une froideur inimaginable une chaîne d'assassinats** », illustre Bertrand Deniaud, vice-président de la Région Normandie en charge des lycées. Le Taylorisme, une organisation scientifique du travail, appliquée au meurtre de masse.

« **Ce projet des nazis, de faire arriver directement les convois dans le camp, est une étape supplémentaire dans l'industrialisation de la mort qui vise à augmenter l'efficacité du processus** », précise encore Olivier Lalieu. Autour de lui, les élèves baissent la tête. Encaissent. « **On pose le doigt sur ce que l'homme est capable de faire à son prochain et ça me dégoûte...** » réagit Maelly Lord.

Justine Leroux, 17 ans, assurait, avant d'arriver, être « **bien renseignée. J'ai même revu un documentaire sur la libération du camp avant de venir.** » Sur place, c'est autre chose. La charge émotionnelle l'envahit : « **Prendre vraiment la mesure de ce que ces groupes humains ont vécu, ici, c'est horrible. Inconcevable. Ça rend bien pires les histoires qu'on nous avait racontées.** »

Ces histoires, justement, comme celle de la famille granvillaise Bobulesco, sur laquelle les lycéens coutançais ont enquêté en cours. Bobulesco, un nom qu'ils retrouvent au Musée d'Auschwitz, dans la grande salle qui abrite le Livre des noms, la liste des noms de victimes de la Shoah. 4,8 millions y sont recensées. Enzo Fomo, 18 ans, et son camarade Raphaël Mouchel, de deux ans son cadet, trouvent à la lettre B : Armand Bobulesco, 20 ans ; Léon Bobulesco, 52 ans ; Rodolphe Bobulesco, 14 ans.

« **Retrouver ici ces personnes sur lesquelles on a travaillé permet de marquer la fin de notre travail. Se dire qu'on a emprunté la rue où ces personnes ont marché vers la mort, c'est très fort** », souligne Enzo Fomo. « **Moi, je nourrissais du remords à travailler sur eux, je trouvais ça intrusif, un peu comme un viol de vie privée, révèle Raphaël Mouchel. Découvrir leurs noms dans ces re-**

gistes énormes nous familiarise, c'est comme un hommage rendu. » Et, aussi, un devoir de mémoire rempli. Le but de ce voyage.

Olivier CLERC.



Des lycéens normands sur la « Judenrampe », où arrivaient les convois de déportés dans les camps d'Auschwitz et de Birkenau (Pologne). Ouest-France